



## Note d'intention

### *Le thème de la dictature*

Le Dictateur - titre provisoire - est né d'un trouble. Le trouble que nous éprouvions devant les images de propagandes des dictatures fascistes et communistes des années 30 à 90, mais aussi devant certaines images de la Corée du Nord : une impression de “décors”. Le quartier de l'EUR par exemple à Rome, nous donne cette impression d'espaces au fond trop grands pour être véritablement vécus. De ce trouble a découlé une réflexion autour de la mise en scène constante du pouvoir dans ces dictatures, et de l'effet "cartons-pâtes" des instruments de cette mise en scène. C'est ce qui nous a donné l'envie première, moteur de ce projet : révéler le *fake* des instruments de ce pouvoir et donc questionner la légitimité sur laquelle il semble se fonder, ou se maintenir. Nous souhaitons faire ressentir cette idée à l'image en filmant les premières séquences selon les codes de l'imagerie fasciste, en rendant grandiose la figure du dictateur, puis abimer cette figure et filmer l'envers du décor, pour en révéler l'artificialité.

Nous sommes bien conscients de la crête sur laquelle nous nous trouvons avec un tel thème, cependant celui-ci nous semble important à aborder dans un contexte politique inquiétant qui tend à se ternir de plus en plus.





## *Une comédie musicale*

Nous avons choisi de faire de ce film une comédie musicale, d'abord parce qu'il nous a semblé que le chant pouvait être un bon moyen de faire ressentir ce que dépeint Eugène Ionesco dans *Notes et contre notes* :

*"En 1933 l'écrivain Denis de Rougemont se trouvait en Allemagne à Nuremberg au moment d'une manifestation nazie. Il nous raconte qu'il se trouvait au milieu d'une foule compacte attendant l'arrivée de Hitler. Les gens donnaient des signes d'impatience lorsqu'on vit apparaître, tout au bout d'une avenue et tout petits dans le lointain, le Führer et sa suite. De loin, le narrateur vit la foule qui était prise progressivement d'une sorte d'hystérie, acclamant frénétiquement l'homme sinistre. L'hystérie se répandait, avançait, avec Hitler, comme une marée. Le narrateur était d'abord étonné par ce délire. Mais lorsque le Führer arriva tout près et que les gens, à ses côtés, furent contaminés par l'hystérie générale, Denis de Rougemont sentit, en lui-même, cette rage qui tentait de l'envahir, ce délire qui « l'électrisait »."*

En effet, l'élan que peut offrir une musique nous semble propice à rendre-compte de cet effet de vague communicative, qui peut résulter du populisme. Cela nous permet aussi de jouer un parallèle entre la figure du dictateur et celle de la pop-star et ainsi de montrer visuellement le culte de la personnalité qui a lieu dans cet univers.

Mais nous voyons également un autre intérêt à ce genre, c'est son aspect factice. En effet, dans une comédie musicale, les héros se mettent à chanter et danser au cœur de l'histoire, rappelant immédiatement qu'ils sont les habitants d'une fiction. De plus les grandes scènes de balais (comme celle d'*Un Américain à Paris*) avec leurs décors souvent ouvertement abstrait, ou se rapprochant plutôt de décor de théâtre que du réalisme habituel au cinéma, sont pour nous un moyen supplémentaire de faire ressentir l'aspect "carton-pâte" de la mise en scène du pouvoir que nous évoquions plus haut.

La comédie musicale nous permet d'intégrer l'esthétique et la dynamique d'une propagande fasciste dans la forme de notre fiction, et ainsi de la mettre en perspective avec certaines mouvances contemporaines.





## *Une dictature libérale*

Si nous avons choisis de placer notre histoire dans une dictature ultra-libérale, c’est dans un premier temps car nous ne nous sentions pas la légitimité de traiter de problèmes de racisme, d’homophobie, de xénophobie, d’antisemitisme que pouvaient soulever l’évocation de dictatures ayant vraiment existées, ou existant encore. Nous nous sommes bien-entendue renseignées et avons regardé nombres d’images et films de propagandes de ces dictatures pour en analyser les outils de mise en scène, afin de pouvoir les réutiliser pour mieux les critiquer. Cependant, nous avons choisi de nous éloigner de leurs fonds politiques qui nous semblent être un sujet trop grave et trop immense pour être traitée en quinze minutes.

Toutefois l’ultralibéralisme n’est pas un choix par défaut. A la fois interpellés par certaines mouvance politique, comme la privatisation de nombre d’entreprises publiques, par le développement de phénomène comme l’uberisation, le creations de plus en plus croissantes de *start-up*, mais aussi par l’arrivée de cette façon ultra-capitaliste de penser le monde dans la sphère intime (comme en témoigne les doctrines des “mâles-alphas” par exemple), nous avons voulu interroger ce phénomène. Nous nous sommes donc beaucoup intéressés à ces discours qui sont légions sur internet, afin d’en repérer les différents éléments de langage pour mieux les détourner. Ils nous ai ainsi apparu, que venait comme un mantra l’idée d’être “la meilleur version de sois-même”, cette idée qui n’est pas critiquable en soi, mais dont l’individualisme sous-jacent et le floue qu’elle contient nous semblent important à questionner, est l’un des points de départs de notre réflexion et du scénario. En effet, nous avons voulu détourner le *trope*, présent dans nombre d’œuvres, de l’élus qui refuse le pouvoir (*Harry Potter*, *Le Seigneur des Anneaux*, *Avatar le dernier maître de l’air* etc). Ce *trope* sous-tend que celui qui refuse le pouvoir, alors qu’il y est destiné, finit par se sacrifier en l’acceptant. Le pouvoir ne peut, alors, être un juste pouvoir, qu’exercé par quelqu’un qui fait le sacrifice de sa vie, de son individualité, pour le bien commun. Celui qui refuse le pouvoir est donc selon cette idée le plus à même de gouverner de façon juste. Il y a dans cette conception une sorte d’impossible lieu de rencontre entre, épanouissement personnel, et juste exercice du pouvoir. Cela nous a également rappelé le Prince Harry et Meghan Markle, qui ont refusés le pouvoir de la famille royale d’Angleterre parce qu’il aurait été selon eux un obstacle à la réalisation de soi selon le mythe et le fantasme capitaliste individualiste de la réalisation de soi par le travail. (Dans différentes interviews, le prince Harry se plaint de ce qu’il n’a jamais fait de “*Jobs étudiant*”). C’est donc cette glorification de la réussite personnelle au détriment du collectif que nous avons voulu critiquer et questionner via le personnage principal de ce film. Nous voulons qu’ils soit lui même la victime de sa propre-propagande, une propagande basée sur cette idée de la “meilleur version de sois-même”.



MOODBOARD



# Tourner dans des décors à l'architecture brutaliste







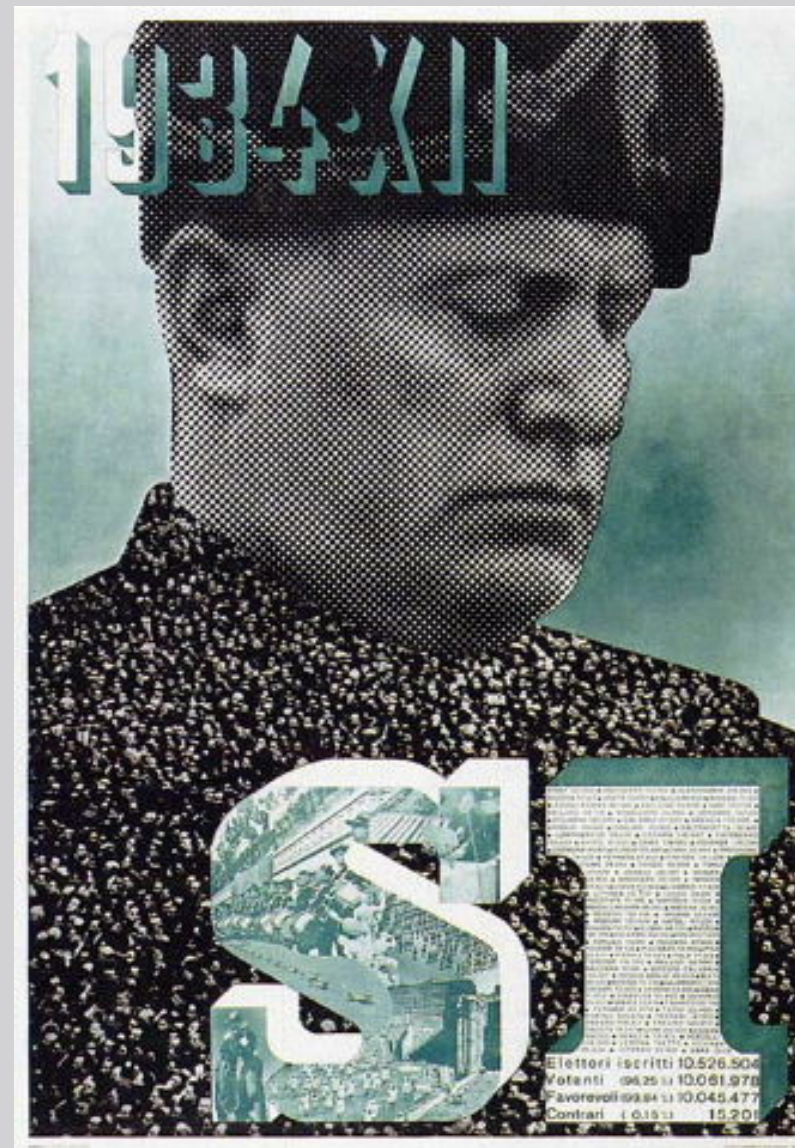
Mélanger l'architecture brutaliste à des éléments de décors à l'effet "carton-pâte"







Utiliser la surimpression pour évoquer les images de propagandes des gouvernements totalitaires







La figure du dictateur à la rencontre de celle de la pop-star, pour imager la frénésie qui s'empare de la foule